

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

et sur www.pourlascience.fr/editionsnumeriques



Dossier Pour la Science n° 74

Les mathématiques ont leurs sept merveilles ! Il s'agit des sept problèmes du millénaire, mis à prix à un million de dollars chacun par l'Institut Clay de mathématiques en 2000. Mais l'intelligence des mathématiciens est aussi mise à l'épreuve par bien d'autres problèmes, tels ceux de Hilbert. Découvrez dans ce numéro comment ces énigmes orientent l'avenir de la discipline ouvrant la voie à de nouvelles connaissances fondamentales.

Parution de janvier / mars 2012 – Prix : 6,95 €

Cerveau & Psycho n° 50 – Nouvelle formule !

Un panorama de la santé mentale en Europe. Les promesses de la psychiatrie personnalisée. Le portrait psychologique du candidat « idéal » à la présidentielle. Le décryptage psychologique du film « Intouchables »...

Et pour fêter sa nouvelle formule, *Cerveau & Psycho* vous invite à jouer au Grand Quiz : « Êtes-vous incollable sur le cerveau ? » sur www.cerveauetpsycho.fr/grandquiz

À la clé, 50 lots à gagner !

Parution de mars / avril 2012 – Prix : 6,95 €



Format classique
ou pocket



L'Essentiel Cerveau & Psycho n° 9

L'intelligence est une propriété de l'esprit « évidente », mais qui résiste à toute définition simple. De nombreux gènes participent aux capacités cérébrales et cognitives. Mais l'environnement a une importance notable : l'entraînement, la motivation, un milieu stimulant sont autant de facteurs qui font progresser l'intelligence. Un numéro indispensable pour comprendre les multiples facettes de l'intelligence et apprendre à la cultiver !

Parution de février / avril 2012 – Prix : 6,95 €

POUR LA
SCIENCE

En route vers MARS

Damon Landau et Nathan Strange

Le programme spatial habité pourrait s'inspirer de l'exploration planétaire robotisée pour transporter des astronautes vers des astéroïdes, puis vers Mars, rapidement et à faible coût.

L'ESSENTIEL

✓ Malgré une baisse des moyens, la NASA est censée revenir à ce qu'elle fait le mieux : aller là où personne n'est allé auparavant.

✓ Les ingénieurs doivent concevoir des missions à options, qui peuvent être revues à la hausse ou à la baisse en fonction de la conjoncture politique et économique.

✓ Avec des vaisseaux à propulsion ionique, on peut concevoir des missions de plus en plus complexes : vers l'orbite lunaire, puis sur des astéroïdes et enfin en direction de Mars.

En octobre 2009, un petit groupe de spécialistes de l'exploration spatiale robotisée, dont nous faisons partie, a décidé de s'aventurer hors des sentiers battus et d'imaginer différentes approches pour envoyer des hommes dans l'espace. Cette initiative était motivée par les conclusions de la commission Augustine, un comité d'experts mis en place par le président Barack Obama pour faire le point sur la navette spatiale et les projets à venir. La commission avait conclu que le programme américain de vols habités était dans une impasse. Nous avons voulu déterminer si le programme d'exploration robotisée, allant de Mercure aux confins du Système solaire, pouvait apporter des solutions techniques à certains des défis politiques et budgétaires auxquels la NASA était confrontée.

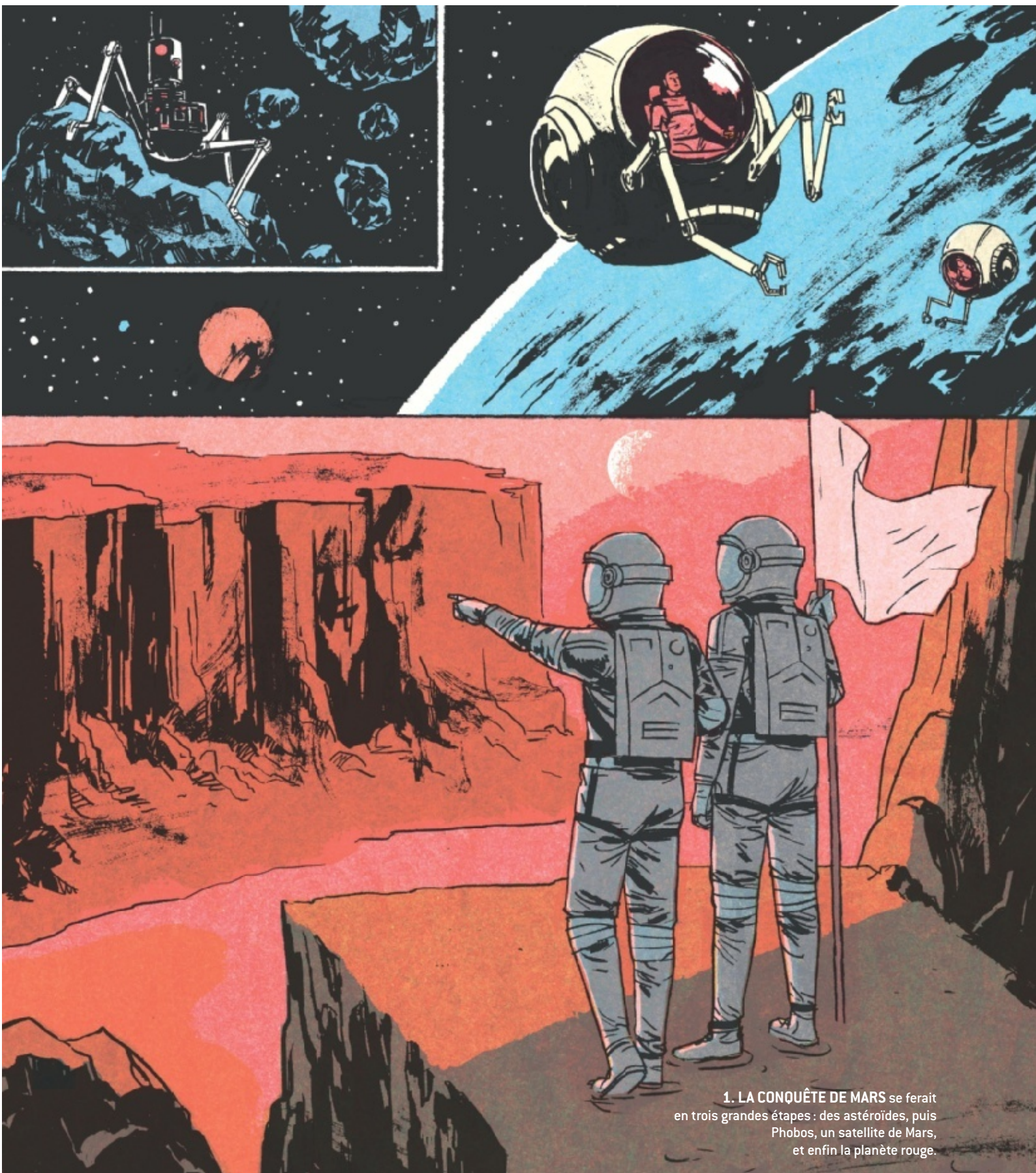
Nous avons imaginé utiliser des moteurs ioniques pour acheminer les composantes d'une base lunaire ; fournir de l'énergie à distance aux rovers, des véhicules robotisés envoyés sur la lune martienne Phobos ; placer à l'avance des fusées d'appoint chimiques le long d'une trajectoire interplanétaire, afin que les astronautes

puissent les récupérer en chemin ; remplacer les combinaisons spatiales par des capsules d'exploration similaires à celles du film *2001, l'Odyssée de l'espace*. Par exemple, nous avons calculé que la propulsion électrique (par un moteur ionique ou des techniques apparentées) réduirait considérablement la masse du vaisseau pour les missions habitées vers des astéroïdes et vers Mars.

C'était comme un retour à l'effervescence qui régnait à la NASA dans les années 1960, la fumée de cigarette en moins. Pendant six mois, nous avons rencontré des ingénieurs et des scientifiques qui s'intéressaient à notre approche, et nous nous sommes renseignés sur les expériences conduites par la NASA : des essais de moteurs électriques aux panneaux solaires légers à haut rendement.

Nous avons combiné les propositions les plus prometteuses avec des stratégies éprouvées pour développer un projet visant à envoyer dès 2024 des astronautes sur un astéroïde.

Cette approche, qui a dû s'adapter aux contraintes budgétaires de la NASA, découpe la tâche globale en une série d'étapes de



1. LA CONQUÊTE DE MARS se ferait en trois grandes étapes : des astéroïdes, puis Phobos, un satellite de Mars, et enfin la planète rouge.

LES AUTEURS



Damon LANDAU et Nathan STRANGE travaillent au Jet Propulsion Laboratory pour la NASA.

✓ BIBLIOGRAPHIE

D. Landau et N. Strange, Near-Earth asteroids accessible to human exploration with high-power electric propulsion, *Conférence des spécialistes en astronautique AAS/AIAA, Girdwood*, 2011.
<http://tinyurl.com/ElectricPath>

J.-R. Brophy et al., 300-kW solar electric propulsion system configuration for human exploration of near-Earth asteroids, *47^e conférence Joint Propulsion AIAA/ASME/SAE/ASEE, San Diego*, 2011.
<http://tinyurl.com/300kWSEP>

E. Choueri, L'essor des moteurs à plasma, *Pour la Science*, n° 379, mai 2009.
http://bit.ly/pls379_plasma

complexité croissante: le rythme pourra s'adapter aux financements. Le principal objectif est que le programme habité reste flexible et qu'il s'appuie sur les techniques mises en œuvre dans le programme d'exploration robotique.

Le rapport de la commission Augustine a déclenché une bataille politique féroce, culminant avec la décision de déléguer une bonne partie de la tâche de lancement des astronautes en orbite à des compagnies privées. La NASA peut maintenant se concentrer sur l'innovation. Mais comment avancer sans le soutien politique et les ressources dont elle jouissait pendant les glorieuses années des missions *Apollo*?

L'exploration robotisée suit une approche progressive: on développe un ensemble de techniques qui permettent de préparer des missions de plus en plus ambitieuses. Au lieu de reposer sur une stratégie du « tout ou rien » avec un objectif unique, le programme d'exploration robotisée s'appuie sur des combinaisons innovantes de technologies qui permettront d'atteindre des objectifs variés.

Pour certains, étant donné les bons résultats obtenus avec l'exploration robotisée, nous ne devrions tout simplement pas envoyer d'hommes dans l'espace. Si le seul objectif de la NASA était la découverte scientifique, les sondes robotisées seraient certainement moins chères et moins risquées. Mais telle n'est pas la seule mis-

sion de la NASA: la connaissance n'est qu'un des aspects de la curiosité de l'esprit humain. Si l'exploration spatiale suscite un tel engouement, c'est parce qu'elle apporte sa part de rêve. Les sondes robotisées correspondent à la première phase de l'exploration du Système solaire. Les missions habitées constitueront la deuxième, et la troisième sera celle de l'aventure spatiale que tenteront les Terriens en quête d'aventure ou espérant faire fortune quelque part dans le cosmos. Les capsules lancées vers la station spatiale et les vols suborbitaux seront les premiers maillons de cette reconquête spatiale. La NASA doit maintenant développer la technologie dont nous aurons besoin pour aller plus loin.

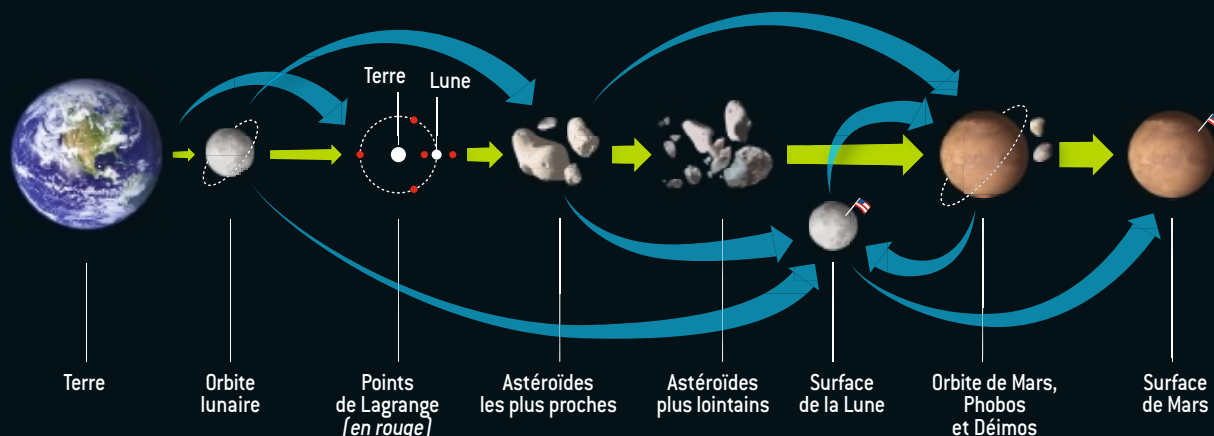
Des missions flexibles avant tout

Nous recommandons trois grands principes. Le premier est celui des « destinations intermédiaires reconfigurables » que la commission Augustine avait suggéré et que le président B. Obama a accepté. Avec cette stratégie, l'itinéraire de la Terre à Mars n'est pas fixé à l'avance, mais divers chemins sont envisageables. Nous commencerions par les destinations proches, tels les points de Lagrange (des endroits où le mouvement des objets est stabilisé par les forces gravitationnelles) et les astéroïdes évoluant à proximité de la Terre. Les

TOUS LES CHEMINS MÈNENT À MARS

Dans le passé, le programme spatial habité américain avait adopté une approche monolithique: il se concentrait sur une cible spécifique, avec un seul système pour s'y rendre. Aujourd'hui, l'approche est différente. L'objectif est de se lancer dans l'espace interplanétaire avec des missions progressivement plus complexes, telles que le programme

proposé par les auteurs (*flèches vertes*) et ses variantes (*flèches bleues*). La liste des destinations est présentée par ordre de difficulté croissante. Le déroulement des missions et le choix des stratégies pourraient être modifiés si des difficultés techniques surgissent ou si les fonds alloués à la mission sont réduits.



Pitch Interactive

destinations reconfigurables requièrent de nouveaux moyens de transport, notamment la propulsion électrique. Nous proposons les moteurs à effet Hall (un type de moteur ionique) alimentés par des panneaux solaires.

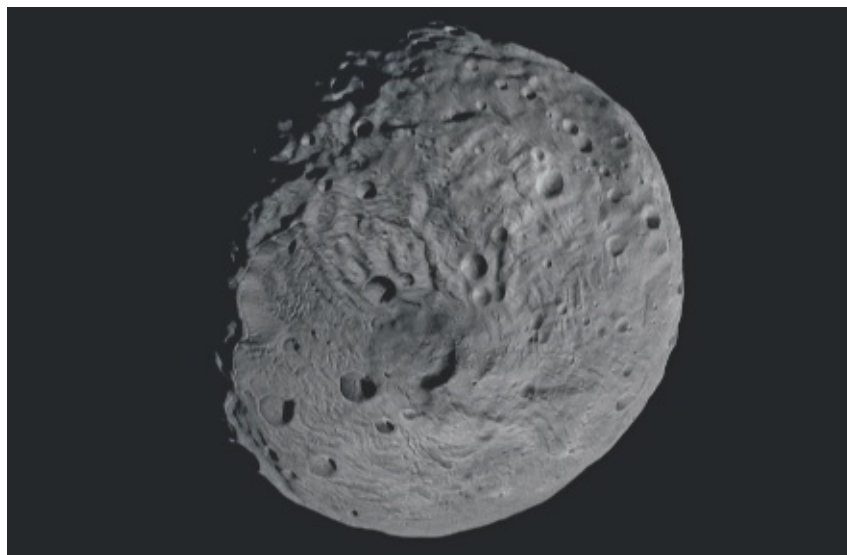
Un système de ce type a propulsé la sonde *Dawn* vers l'astéroïde géant Vesta et la conduira en 2015 jusqu'à la planète Cérès. Là où les moteurs chimiques classiques des fusées produisent une poussée puissante, mais brève, les moteurs électriques éjectent un flux modéré, mais régulier, de gaz. Les systèmes fondés sur l'alimentation électrique ont une consommation de carburant réduite. Cependant, ces moteurs ont une poussée plus faible, ce qui allonge la durée des missions.

On imagine souvent à tort que la propulsion électrique est trop lente pour les missions spatiales habitées, mais on peut éviter cette difficulté. Par exemple, en utilisant des remorqueurs robotisés à propulsion électrique pour placer les fusées chimiques d'appoint en quelques étapes clefs d'une trajectoire ; quand le chemin est tracé, les astronautes se mettent en route et récupèrent les fusées d'appoint à mesure qu'ils progressent. Ainsi, les missions bénéficient du rendement énergétique de la propulsion électrique tout en conservant l'avantage de la propulsion chimique en termes de vitesse.

De surcroît, la propulsion électrique permet d'économiser des fonds. Puisque le vaisseau n'a pas besoin de transporter autant d'ergol (mélange de comburant et de combustible), sa masse totale au lancement est réduite de 40 à 60 pour cent. Or le coût des missions spatiales est directement proportionnel à la masse initiale propulsée. Ainsi, diviser la masse par deux réduirait le coût de moitié.

Les astéroïdes : des tremplins vers Mars

Pourquoi vouloir atteindre un astéroïde alors que l'objectif est Mars ? Parce qu'il y en a des milliers parsemés entre la Terre et Mars, autant de tremplins vers l'espace lointain. Mais aussi parce que la gravité y est si faible qu'atterrir sur l'un d'eux demande moins d'énergie que pour atteindre la surface de la Lune ou de Mars. Il est difficile de monter une longue expédition interplanétaire (6 à 18 mois), et



NASA/JPL-Caltech/UCLA/MPS/DLR/IDA

2. L'ASTÉROÏDE VESTA EST ÉTUDIÉ, depuis juillet 2011, par la sonde robotisée *Dawn* de la NASA. Cette sonde utilise des moteurs ioniques à très haut rendement, comme cela pourrait être un jour le cas pour les missions interplanétaires habitées.

l'on recherche tous les moyens d'économiser l'énergie et de réduire les difficultés techniques. Par ailleurs, sur Mars, mais aussi sur les astéroïdes, les astronautes seront soumis à l'impesanteur (la pesanteur sur Mars est de l'ordre du tiers de la pesanteur sur Terre) et exposés aux effets des rayonnements de l'espace : si nous réussissons à les protéger contre ces effets délétères sur un astéroïde, nous saurons comment faire sur Mars. Or aujourd'hui, la question reste ouverte. À mesure que la NASA apprendra comment gérer les risques liés à l'exploration de l'espace lointain, elle perfectionnera les véhicules destinés aux missions martiennes.

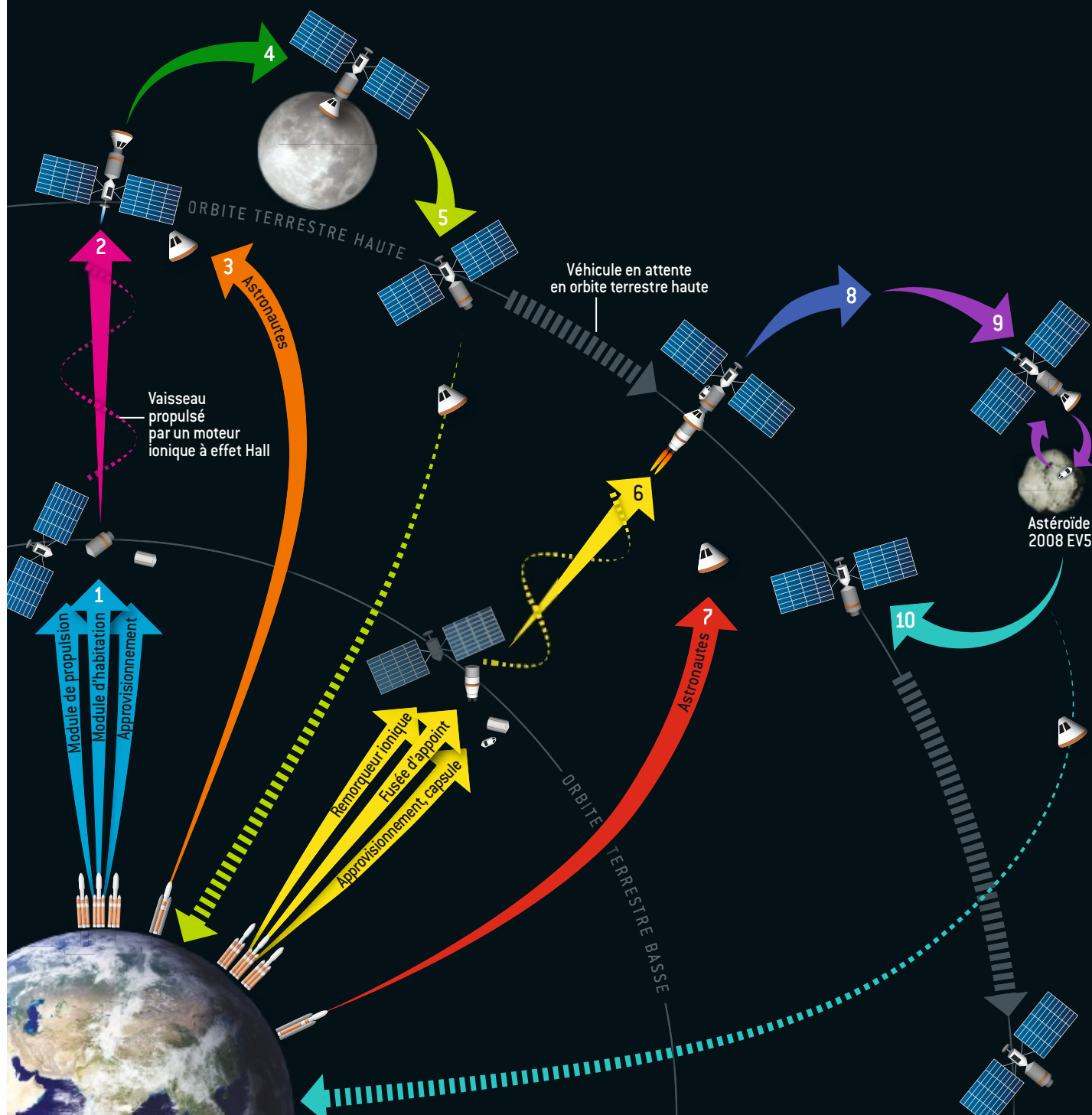
Plusieurs astéroïdes intéressants pourraient être visités par des astronautes avec des temps de vol allant de six mois à un an et demi en utilisant un système de propulsion électrique de 200 kilowatts, ce qui serait un progrès non négligeable par rapport à nos capacités actuelles ; la Station spatiale internationale est dotée de 260 kilowatts produits par des panneaux solaires. Une telle mission franchirait la barrière de l'espace lointain, tout en constituant une étape essentielle vers les temps de vol de deux à trois ans et des dispositifs à 600 kilowatts requis pour l'exploration martienne.

Par ailleurs – c'est le deuxième principe de notre projet –, la NASA ne sera pas obligée d'inventer des systèmes complètement nouveaux comme c'était le cas dans les années 1960. Si certains dispositifs, notamment ceux adaptés à l'impesanteur et ceux qui protègent contre les rayonne-

ments spatiaux, nécessiteront de nouvelles recherches, le reste des équipements dérivera directement de dispositifs existants. Le véhicule spatial sera assemblé en combinant quelques modules spécialisés : la structure, les panneaux solaires et les équipements permettant de vivre dans l'espace dériveront de modèles qui ont déjà été utilisés sur la Station spatiale internationale. De nombreuses agences spatiales étrangères et entreprises privées ont des compétences avérées dans ces domaines, que la NASA pourra mettre à contribution.

Enfin – c'est le troisième principe –, il faudra concevoir un programme qui continuera à aller de l'avant même si une composante rencontre des difficultés ou prend du retard. Ce principe devra être appliqué à la composante la plus controversée de la politique spatiale adoptée par le Congrès américain, la fusée de lancement qui acheminera l'équipage et les véhicules d'exploration. Le Congrès a demandé à la NASA de construire un nouveau lanceur lourd, le SLS (*Space Launch System*). Comme annoncé en septembre 2011, la NASA projette de développer ce véhicule par étapes, en commençant par la moitié environ de la puissance du *Saturn V* d'*Apollo*, et d'augmenter progressivement la capacité de lancement jusqu'à dépasser celle de *Saturn V*. Le premier lanceur SLS, couplé à la capsule *Orion* en cours de développement, pourra véhiculer les astronautes pour des excursions de trois semaines vers l'orbite lunaire ou les points de Lagrange, mais pas plus loin en l'état.

Le nouveau programme proposé par les auteurs pour l'exploration interplanétaire met l'accent sur la flexibilité des missions. Plutôt que des vaisseaux à usage unique, tels que les missions *Apollo* vers la Lune, et la plupart des missions interplanétaires antérieures, la NASA et ses partenaires construiraient un véhicule interplanétaire qui pourrait être utilisé plusieurs fois. Il pourrait être prêt à décoller dès 2024. L'assembler, le tester et le lancer serait un processus à étapes multiples. Entre les vols, le vaisseau serait « garé » en orbite terrestre haute.



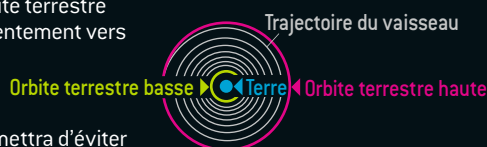
1 Mise en orbite et assemblage des éléments du vaisseau

Deux modules (le moteur ionique solaire et le module d'habitation) seront lancés séparément en orbite terrestre basse à bord de lanceurs publics ou privés. Les contrôleurs au sol les assembleront à distance comme une station spatiale. Un troisième lanceur assurera l'avitaillement du véhicule pour l'étape suivante.

2 Migration en orbite terrestre haute

Le moteur ionique ne sera pas assez puissant pour que le vaisseau se libère de son orbite terrestre d'un seul coup, mais il le poussera lentement vers une orbite plus éloignée.

À ce stade, les astronautes n'auront pas encore besoin de se trouver à bord, ce qui leur permettra d'éviter l'irradiation et l'ennui d'un voyage de deux ans.



3 Arrivée des astronautes

Quand le vaisseau aura atteint une orbite haute qui lui permettra d'échapper à la gravité terrestre, les astronautes le rejoindront à bord d'une petite fusée rapide.

4 Mission lunaire

Pour mettre le vaisseau à l'épreuve, les astronautes le dirigeront vers une orbite lunaire. Ce voyage sera plutôt un vol d'essai, mais il permettra aussi d'accumuler des résultats scientifiques en utilisant une flottille de robots d'exploration.

5 Retour en orbite terrestre haute, et fin de la mission pour les astronautes

Après un vol d'essai de six mois, par exemple, les astronautes redirigeront le véhicule interplanétaire vers une orbite terrestre haute, puis poursuivront leur route vers la Terre. Ils amerriront dans une capsule de type *Apollo*.

6 Ravitaillement du vaisseau

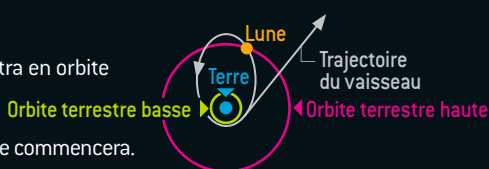
Pour aider le vaisseau à s'échapper de l'orbite terrestre, les contrôleurs au sol enverront une petite fusée d'appoint à l'aide d'un remorqueur interorbital à propulsion ionique.

7 Nouvel équipage d'astronautes

Quand la fusée sera attachée au véhicule interplanétaire, un autre équipage d'astronautes décollera à bord d'une fusée classique.

8 Se libérer de la gravité terrestre

Le véhicule interplanétaire se mettra en orbite elliptique et, au moment où il sera au plus près de la Terre, la fusée d'appoint sera utilisée. Le vrai voyage commencera.



9 Mission vers un astéroïde

Le moteur ionique prendra le relais et poussera lentement le vaisseau vers sa première cible, peut-être l'astéroïde 2008 EV5. Le voyage aller durera six mois. L'équipage passera un mois à explorer l'astéroïde dans des capsules spatiales.



10 Retour du véhicule en orbite terrestre et des astronautes sur Terre

Le vaisseau allumera son moteur ionique et prendra la direction de la Terre. Six mois plus tard, l'équipage amerrira dans la capsule utilisée pour monter en orbite. Le vaisseau sera piloté à distance et reviendra en orbite terrestre haute.

Heureusement, les voyages vers l'espace lointain pourront commencer avant que le SLS ne soit achevé. Les préparatifs débiteront avec la conception des équipements où vivront les astronautes et des systèmes de propulsion électrique qui seront nécessaires pour voyager au-delà de la Lune. En faisant de ces systèmes une des principales priorités, alors même que les nouveaux lanceurs sont encore en cours de développement, la NASA sera en mesure d'améliorer le SLS afin qu'il soit mieux adapté aux missions lointaines. Ces composantes pourront même être transportées par des lanceurs commerciaux internationaux et être ensuite assemblées en orbite, comme l'ont été la Station spatiale internationale et la station *Mir*. Avec la flexibilité offerte par les diverses options, la NASA pourra inclure davantage d'explorations dans son budget de plus en plus réduit.

Mission : 2008 EV5

Dans notre projet, la renaissance de la NASA commencera par la construction du véhicule spatial. La version la plus simple comprend deux modules : un moteur ionique à alimentation solaire pour la propulsion, et un nouvel espace habitable. Les modules seront envoyés en orbite terrestre basse par le SLS. Une autre solution sera d'utiliser trois lanceurs commerciaux, deux pour les composants de la navette, et un pour les différentes pièces.

Le voyage inaugural sera... le moins intéressant. Pendant deux ans, le vaisseau, sans équipage et piloté à distance, suivra une lente spirale à partir de l'orbite terrestre basse, traversant les ceintures (intérieure et extérieure) de radiations de Van Allen pour atteindre une orbite terrestre haute, un voyage peu gourmand en ergol, mais trop long et radioactif pour les astronautes. Quand le vaisseau sera en orbite haute, il pourra entreprendre des manœuvres de survol lunaire et se préparer à une nouvelle mission. Les astronautes rejoindront le vaisseau en décollant à bord d'une fusée à propulsion chimique classique.

Pour un vol d'essai, les astronautes placeront le véhicule sur une orbite qui restera presque toujours au-dessus du pôle Sud de la Lune. De là, ils pourront contrôler une flotte de robots d'exploration et étudier la composition d'anciens dépôts de glace dans les cratères toujours à l'ombre du bassin d'Aitken. Une telle mission offrira

Pictch Interactive

les conditions d'une exploration au long cours, tout en restant à quelques jours de la Terre, ce qui présentera une sécurité évidente. Après le retour de l'équipage sur Terre, le véhicule interplanétaire restera en orbite terrestre haute, en attente d'un ravitaillement et d'une vérification pour sa première mission vers un astéroïde.

Nous avons étudié tout un éventail de missions de ce type. Certaines déposeraient les astronautes sur de petits objets (de moins de 100 mètres de diamètre) juste au-delà de la Lune, et les reconduiraient sur Terre en moins de six mois. D'autres s'aventureraient jusqu'à de gros objets (plus de un kilomètre de diamètre) presque aussi éloignés que Mars et les réachemineraient vers la Terre en deux ans. Se contenter de travailler à une mission plus simple risquerait de limiter les défis et n'apporterait pas d'innovation technique notable. À l'inverse, tout miser sur une mission plus ambitieuse pourrait retarder à jamais toute exploration intéressante en fixant des objectifs hors de portée. Notre

plan se situe entre ces deux extrêmes. Il s'agit d'un voyage aller-retour qui durerait un an, avec un lancement en 2024, et où les astronautes passeraient 30 jours à explorer l'astéroïde 2008 EV5. Cet objet, de 400 mètres de diamètre environ, intéresse beaucoup les planétologues : c'est un astéroïde carboné de type C, éventuel vestige de la formation du Système solaire.

Pour échapper à la gravité terrestre, on combinera propulsion ionique et alimentation chimique. Cette combinaison réduira de 40 pour cent la quantité de carburant nécessaire pour échapper au champ d'attraction gravitationnelle de la Terre par rapport à un système entièrement chimique. Une fois que les astronautes auront quitté l'attraction terrestre, les propulseurs à effet Hall s'allumeront et pousseront le véhicule vers sa destination. Parce que le moteur ionique fournit une poussée continue, il se prête à une utilisation flexible. Les concepteurs de missions pourront développer un ensemble de trajectoires de repli si un dysfonctionnement devait survenir. Ce fut le

cas de la mission robotisée japonaise *Hayabusa*, chargée d'étudier l'astéroïde Itokawa, au cours de laquelle plusieurs défaillances ont été résolues grâce à ses moteurs ioniques. Si des problèmes techniques ou budgétaires nous empêchaient de livrer le véhicule interplanétaire à temps pour atteindre l'astéroïde 2008 EV5, nous pourrions choisir une autre cible. Si nous rencontrons des difficultés, nous nous adapterons. Par exemple, si les carburants très performants sont trop difficiles à stocker dans l'espace lointain, nous passerons à des carburants moins efficaces et ajusterons la mission.

Dans notre projet, les astronautes auront un mois pour explorer l'astéroïde. Des capsules d'exploration, inspirées des bathyscaphes, pourraient remplacer les combinaisons spatiales, qui sont encombrantes et rendent pénibles les sorties dans l'espace. Une capsule avec des bras de manipulation robotisés réduit non seulement les difficultés, mais offre aussi un habitacle pour manger et se reposer. Dans une capsule, un astronaute se déplace-

Quelle propulsion pour les missions martiennes ?

Le CNES étudie depuis plusieurs années les nombreux scénarios pour propulser une mission martienne habitée. Nos études confirment que pour envoyer six astronautes en s'appuyant uniquement sur de la propulsion chimique classique, il faudrait lancer plus de 1 000 tonnes en orbite basse terrestre.

Le scénario *Mars Direct*, qui propose d'utiliser l'atmosphère de Mars pour s'insérer en orbite martienne et pour produire les ergols du trajet retour, annonce des masses au départ de l'orbite terrestre nettement plus attractives, limitées à quelques centaines de tonnes (230 tonnes dans les cas les plus optimistes pour un équipage de quatre astronautes, ce qui serait réalisable avec deux lanceurs lourds de type SLS). Toutefois, selon notre analyse, la manœuvre d'aéro-capture telle qu'elle est proposée dans ce scénario est trop ambitieuse, d'un point de vue technique (précision du guidage, tenue des matériaux au frottement atmosphérique) et pour des raisons physiologiques, car les astronautes subiraient d'importantes décélérations. Nous étudions cependant avec intérêt des scénarios en propul-

sion chimique reprenant quelques idées de *Mars Direct*.

L'utilisation de la propulsion nucléaire thermique est une autre option envisagée par les Américains pour réduire la masse d'ergols nécessaire à la mission et donc la masse initiale au départ de l'orbite terrestre. En effet, l'impulsion spécifique de la propulsion nucléaire thermique, dont le principe est de chauffer de l'hydrogène par un réacteur nucléaire avant de l'accélérer dans une tuyère, est deux fois supérieure à celle de la propulsion chimique cryotechnique. Cependant, même si des programmes de développement de moteurs nucléaires (Nerva, Rover) ont été conduits dans les années 1960 et 1970 aux États-Unis et en Russie, ce type de propulsion, qui n'a jamais servi dans l'espace, est complexe à tester au sol (car il faut traiter l'hydrogène irradié sortant du moteur). Avec ces types de propulsion, les trajets aller et retour dureraient environ six mois, avec un séjour planétaire de 500 à 600 jours. Il est possible de réduire la durée globale de la mission à un an et demi en utilisant un autre type de trajectoire (de type « opposition »),



Vue d'artiste d'un véhicule à propulsion nucléaire électrique.

CNES / A. Samois

mais les trajets interplanétaires, pendant lesquels les astronautes seront exposés au rayonnement cosmique, dureront alors huit à neuf mois et le séjour sur Mars ne sera plus que de un à deux mois.

Le CNES s'intéresse aussi à l'utilisation de la propulsion électrique de très forte puissance pour les missions martiennes habitées, principalement selon deux axes : les trajectoires Terre-Mars en poussée continue et les technologies envisageables

pour la génération de puissance. Les trajectoires envisagées se décomposent en plusieurs phases : une phase de spirale continue ou bien d'arcs de poussée (moins consommateurs, mais plus lents) en orbite terrestre, puis une phase de poussée continue interplanétaire : on accélère jusqu'à mi-chemin, puis on « freine » sur le reste de la trajectoire (on inverse en fait la direction de la poussée), et enfin une phase de freinage final en spirale pour insé-

rait pendant plusieurs jours d'affilée. La NASA développe déjà un véhicule d'exploration spatiale qui pourra être utilisé comme capsule autour des astéroïdes, et le même modèle serait ensuite adapté pour un rover de surface pour la Lune ou Mars.

Les avantages des capsules

Les astronautes commenceront alors leur mission scientifique à la recherche de minéraux inhabituels et d'échantillons qui pourraient dater des premiers jours du Système solaire. Dans la mesure du possible, l'équipage sera composé d'astronautes qui auront à la fois les connaissances scientifiques et les compétences techniques indispensables pour résoudre les difficultés auxquelles ils risquent d'être confrontés pendant le voyage.

À la fin du mois, une petite impulsion du moteur ionique suffira pour éloigner le vaisseau de l'astéroïde et le voyage vers la Terre, d'une durée de six mois, com-

mencera. Quelques jours avant d'atteindre la Terre, l'équipage montera à bord d'une capsule, se séparera du vaisseau principal et mettra le cap vers le site d'amerrissage. La manœuvre pour se mettre directement en orbite autour de la Terre étant très coûteuse en énergie, le vaisseau, vide, continuera sur son orbite autour du Soleil. Son énergie diminuera progressivement de façon à ce qu'il revienne en orbite terrestre un an plus tard pour attendre sa prochaine mission. Son moteur ionique et son module d'habitat seront réutilisés plusieurs fois.

Après plusieurs missions d'un an vers des astéroïdes, des améliorations des équipements et des boucliers de protection contre les rayonnements ouvriront la voie vers Mars. La première mission martienne pourrait en fait ne pas se poser sur la planète rouge : elle explorerait ses deux lunes, Phobos et Deimos. Une telle mission durerait deux ans et demi au total. Mais pourquoi donc se donner tout ce mal pour aller jusqu'à Mars sans s'y arrêter ?

Parce que se poser et redécoller sont des tâches extrêmement complexes. Des missions vers les lunes martiennes permettraient aux astronautes de se roder pour les voyages interplanétaires avant de tenter l'épreuve de se poser sur Mars, de s'y promener et de redécoller.

Les ingénieurs ont déjà proposé diverses stratégies pour optimiser la flexibilité et minimiser le coût d'une mission vers Mars. Dans les plus convaincantes, les habitats et les systèmes d'exploration seraient installés à l'avance pour servir de base opérationnelle dès l'arrivée des astronautes. Cet équipement serait acheminé par transport (ionique) lent. Sur Mars, il produirait du carburant soit à partir du dioxyde de carbone atmosphérique mélangé à de l'hydrogène apporté de la Terre, pour libérer du méthane et de l'oxygène, soit en électrolysant de l'eau du sous-sol gelé, pour donner de l'hydrogène liquide et de l'oxygène. En évitant de décoller de la Terre avec le carburant nécessaire au retour (il serait produit sur Mars), on réduirait notablement la masse lancée de la Terre (scénario *Mars Direct*).

Le mouvement relatif de la Terre et de Mars donnera aux astronautes environ une année (terrestre) et demie avant que les planètes ne retrouvent leur alignement : ils auront tout le temps d'explorer la planète rouge. À la fin de leur séjour, ils monteront à bord d'une fusée remplie du carburant produit sur place, se propulseront en orbite martienne, rejoindront un véhicule interplanétaire utilisé pour la campagne vers les astéroïdes et reviendront sur Terre. Le véhicule pourra même être placé sur une trajectoire cyclique qui fera la navette entre la Terre et Mars, utilisant la gravitation pour se propulser sans énergie.

Même en déposant à l'avance du matériel, un vaisseau martien et sa fusée de retour seront extrêmement lourds et auront besoin pour décoller du plus gros des lanceurs SLS prévus. L'approche par étapes que nous recommandons permettra à la NASA de se concentrer sur la résolution des problèmes véritablement ardues, tels que la protection contre les rayonnements.

Aujourd'hui, les principaux obstacles à l'exploration ne sont pas techniques, mais financiers : il s'agit de trouver comment en faire toujours plus avec toujours moins. C'est la condition pour que l'exploration spatiale trouve son second souffle. Avec pour objectif passionnant d'aller flâner parmi les planètes. ■

rer le vaisseau sur une orbite martienne. Dans ce type de scénario, les astronautes ne sont envoyés qu'une fois le véhicule arrivé sur une orbite terrestre très haute, juste avant le grand arc de poussée interplanétaire.

Combiner propulsion solaire électrique pour la montée en orbite elliptique et propulsion chimique pour le trajet vers Mars est une idée qui n'est pas nouvelle (elle était déjà la solution de référence de la NASA en 1998), mais qui est pertinente pour — une fois encore — réduire la masse à placer en orbite terrestre.

Si on envisage d'effectuer tout le trajet en propulsion électrique en restant à des valeurs de puissance accessibles avec des panneaux solaires, comme cela est suggéré dans l'article, les temps de trajet seront plus longs qu'avec la propulsion chimique classique, augmentant ainsi la durée d'exposition de l'équipage aux conditions difficiles de cette phase. Il existe une autre approche d'utilisation de la propulsion électrique, qui

consiste au contraire à réduire le plus possible la durée des voyages. La clef de la réduction du temps de trajet réside dans la substitution des panneaux solaires, qui ne peuvent pas fournir plus de quelques centaines de kilowatts, par un réacteur nucléaire qui alimentera les propulseurs électriques avec une puissance de plusieurs mégawatts.

En poussant ce raisonnement à l'extrême, certains pensent même que la durée du trajet pourrait être réduite à moins de 40 jours. C'est le cas de l'astronaute américain Chang-Diaz, dont la Société *Ad-Astra* étudie la possibilité d'une mission de 39 jours s'appuyant sur quatre réacteurs de 50 mégawatts électriques pour déposer un module de 20 tonnes en orbite martienne ! Les études que nous menons depuis plusieurs années sur ce sujet, notamment avec l'ONERA, montrent qu'une mission si courte ne serait pas faisable avec une masse réaliste au départ de l'orbite terrestre. Cependant, d'autres pistes intéressantes se déga-

gent. Ainsi, avec un seul réacteur de 20 mégawatts, il serait possible de véhiculer des astronautes vers Mars en quatre mois tout en ayant une masse au départ accessible en trois à cinq tirs de lanceurs lourds. Nous étudions aussi des scénarios intermédiaires pour lesquels la durée de mission serait la même qu'en propulsion chimique, mais où la propulsion électrique à forte puissance permettrait de réduire le nombre de lanceurs nécessaires, de bénéficier d'options de retour prématuré intéressantes et surtout d'avoir des fenêtres de départ nettement plus flexibles que celles accessibles en propulsion chimique, qui durent en général un mois au maximum, et n'existent que tous les deux ans environ.

Pour le moment, le scénario de référence n'est pas encore établi. La diversité et la richesse des solutions possibles promettent encore de longues heures de réflexion aux ingénieurs !

Élisa Cliquet

CNES — Direction des lanceurs

Biologie animale

Le **RETOUR** de la punaise



des lits

Kenneth Haynes

Depuis quelques années, les punaises des lits, des parasites suceurs de sang, sont de retour dans des pays où on les avait oubliées. Les scientifiques recherchent leur talon d'Achille.

L'ESSENTIEL

- ✓ Après un répit de plusieurs décennies, les punaises des lits sont en recrudescence dans les pays occidentaux.
- ✓ Une conjonction de facteurs, qui vont de la résistance aux insecticides aux déplacements internationaux, semble avoir conduit au retour du parasite.
- ✓ Des scientifiques ont récemment identifié, chez la punaise des lits, des traits biologiques et comportementaux pouvant conduire à de nouveaux moyens de lutte contre ces insectes.

Avec l'aimable autorisation de Graham Snodgrass, Service de santé des Forces armées américaines

Le vieil homme vivait seul dans un HLM près de Cincinnati (Ohio, États-Unis). Enfin, pas tout à fait seul. La nuit tombée, les punaises commençaient à sortir de son matelas en piteux état pour se repaître du sang de leur hôte. À en juger par les milliers de bestioles que j'ai découvertes chez lui, cela durait sans doute depuis des mois. Handicapé et pauvre, le vieil homme était devenu la proie des punaises qui s'étaient mises à pulluler, tandis que lui endurait, nuit après nuit, leurs piqûres.

Après avoir quasiment disparu pendant presque 50 ans, grâce à l'utilisation du DDT et autres pesticides à large spectre, la punaise des lits, *Cimex lectularius*, fait un retour inquiétant aux États-Unis, en Australie et en Europe ; et pas seulement dans les endroits insalubres et surpeuplés. Le parasite peut infester les hôtels de luxe, les résidences universitaires, les centres commerciaux, les immeubles de bureaux, les salles de spectacle, les hôpitaux et les domiciles des riches comme ceux des pauvres.

Le fléau a un coût économique. C'est le cas, par exemple, lorsqu'un hôtel doit temporairement fermer des chambres infestées. Dans l'Ohio, près de 400 000 euros ont dû être déboursés pour en finir avec les punaises qui avaient envahi des logements sociaux. Après avoir tenté de les éradiquer par des moyens plus classiques, la fumigation de l'ensemble du bâtiment s'est révélée la seule solution efficace.

Heureusement, les punaises des lits ne semblent pas entraîner d'autres nuisances directes que leurs piqûres et les démangeaisons. Elles ne véhiculent pas de maladies. Certes, une étude publiée en 2011 a révélé la présence chez ces insectes de bactéries SARM (*Staphylococcus aureus* [staphylocoque doré] résistant à la *méticilline*), qui provoquent des lésions graves de la peau ; mais des recherches plus approfondies devront déterminer si les punaises contribuent à la propagation du staphylocoque doré.

Pour venir à bout des punaises des lits, les scientifiques ont cherché à comprendre comment elles avaient réussi à revenir en force. Apparemment, elles ont bénéficié d'une combinaison idéale de facteurs : l'apparition de gènes de résistance aux insecticides, des changements de stratégie visant à éradiquer d'autres insectes nuisibles en milieu urbain et la multiplication des voyages internationaux et des